

rience, que quelqu'un ou quelque institution réussisse alors à remettre les choses en place.

**Le sénateur Cameron:** Deux questions seulement. Vous avez fait observer qu'il est presque prouvé que les États-Unis s'entendent avec la CEE contre le Japon. Hier, le premier ministre Tanaka a déclaré qu'il s'inquiétait beaucoup des derniers événements et de leurs effets sur le Japon. La dévaluation de 10% du dollar américain et la réévaluation de 16% du yen, survenues en fait du jour au lendemain, dressent une barrière tarifaire de 26% contre les exportations japonaises. Cela me semble être le genre de situation explosive qui est sur le point de devenir incontrôlable. Le Japon ne va certainement pas l'accepter. Nous, qui formons un petit pays, sommes presque placés de la même façon dans nos négociations avec les États-Unis, en ce qui concerne un certain nombre de questions. Que va-t-il se passer dans ce secteur?

**M. Schaezel:** Cela m'inquiète énormément. Je ne suis pas un expert sur le Japon. Je me suis surtout assimilé à l'Europe. Cependant, le Japon m'a suffisamment intéressé pour que je demande à mon ministère de m'y envoyer et j'y suis allé il y a un peu plus d'un an. Je me disais que je ne pouvais poursuivre avec assurance ce que je faisais, ou du moins ce que j'étais censé faire, sans mieux saisir cet aspect de l'équation. Il ne fait aucun doute, et je parle encore à titre privé, que nous avons conduit nos relations avec le Japon de façon déplorable. Ce n'est pas que les agissements de ce pays n'aient pas causé des problèmes incroyables, à nous, à l'Europe, et, je suppose, à vous aussi jusqu'à un certain point. Cependant, on ne peut y trouver une excuse à la situation dans laquelle nous sommes. Je me préoccupe beaucoup du manque d'intérêt des Européens pour le Japon. Il est presque total. J'ai assisté à la réunion de Bildeberg, en mars dernier, durant laquelle tous les délégués américains ont essayé de mettre la question du Japon sur le tapis, et la réaction des Européens, à quelques exceptions près, ressemblait à celle de quelqu'un qui tapote la joue d'un petit enfant au cours d'une réception en espérant qu'il va bientôt s'en aller et ne plus le déranger. Une réaction du genre: «Oui, nous savons». On ne s'engage pas sur cette question. Leur attitude est: «Ce n'est pas notre problème. Le Japon est loin». A cela s'ajoutent la peur et l'appréhension. Si l'on allie l'ignorance à la peur, on obtient un véritable philtre de sorcière. On peut observer actuellement la quasi-hystérie qui s'empare de Phillips et des Hollandais devant certaines marchandises électroniques qui pénètrent sur le marché européen. Les ventes croissent très vite, du point de vue statistique. Mais les statistiques peuvent être trompeuses; elles parlent en effet d'un chiffre très faible.

Ce que je veux dire en faisant cette remarque, c'est ceci: considérez le problème qu'ont les Américains avec les Japonais et notre déficit commercial vraiment fantastique, 4 milliards de dollars; ajoutez-y l'ignorance et l'appréhension des Européens, et vous avez là, sans juger la situation autrement qu'à distance, sans partir d'aucun renseignement personnel, vous avez là, dis-je, tout ce qu'il faut pour qu'une complicité s'établisse. C'est le genre de situation qui nous amène à dire: «Réunissons-nous pour

trouver un moyen de régler le problème japonais,» et qu'on le fasse ou non ne change pas grand-chose: il s'agit que les Japonais le croient fait à la lumière de la situation que je viens de décrire. On court alors le grand risque de faire empirer un problème politique déjà grave et qui me semble menacer tous nos intérêts dans le Pacifique et à l'échelle mondiale.

**Le sénateur Cameron:** Je n'ai parlé de cela que pour montrer les proportions qu'a prises la situation. Nous avons des problèmes en quantité et nous en aurons encore plus.

Ma dernière question est probablement assez simpliste. Je suis un ferme partisan de ce que j'appelle le système de l'inventaire. Autrement dit, on regarde un problème, on fait la liste du pour et du contre et des possibilités. Je suis sûr qu'on a dû le faire à la CEE. Quelqu'un a fait l'inventaire des biens échangés entre les pays. Quelqu'un d'autre a fait l'inventaire des barrières tarifaires et non tarifaires, et ainsi de suite. On obtient ainsi une vue d'ensemble de la situation. Vous avez illustré cela en montrant comment un petit déficit de 2 millions de dollars dans votre commerce des agrumes, sur un programme d'échanges de 9 milliards, peut déformer l'ensemble du tableau. Est-ce à dire que l'une des solutions, pour le commerce de la CEE et le commerce mondial, serait d'instituer une caisse de compensation, d'abord à la CEE, puis à l'échelon mondial pour égaliser les prix de certains produits très difficiles à vendre dans un pays donné mais qui deviendraient accessibles si les producteurs de denrées comme les agrumes, le blé ou le porc, pouvaient, jusqu'à un certain point, avoir recours à une caisse internationale de compensation? Est-ce une façon trop simpliste d'envisager la question?

**M. Schaezel:** Je saisis où vous voulez en venir. Lorsqu'il s'agit de savoir comment s'y prendre, là je me sens un peu découragé. Je voudrais bien pouvoir tirer de votre question une proposition, un principe, une méthode. Il me semble que le devoir qui nous incombe à tous—la Communauté, les États-Unis, le Canada et en particulier le Japon—c'est d'essayer d'envisager le problème dans son ensemble. Un des problèmes que pose le Japon, par exemple, c'est la contribution minimum qu'il apporte dans le domaine de la défense. La contribution des États-Unis en matière de défense pour la sécurité est importante. En ce qui concerne les États-Unis, cela a pour effet d'accroître les problèmes économiques. D'autre part, la Communauté, qui s'efforce de considérer le problème dans son ensemble, a beaucoup plus de responsabilité que nous vis-à-vis les pays moins développés. J'ai pensé quelque peu à dresser un certain bilan qui tiendrait compte des politiques, de la psychologie, de la défense, des facteurs économiques, etc., simplement pour voir où vous en êtes à cet égard. En premier lieu, cela pourrait mettre les choses en perspective. Ensuite, vous pourriez demander, «Comment réagissez-vous face aux autres problèmes très épineux des autres peuples?» La générosité d'esprit n'existe presque plus de nos jours. En contraste avec la période d'après-guerre, le changement est frappant. Les relations internationales s'enveloppent d'étroitesse d'esprit et de mesquinerie; ce n'est certes pas très encourageant.